

tation, selon « Bilan », se ramènerait à assez peu de chose, les conditions de vie des ouvriers russes, qui se trouvent parmi les plus avilissantes du monde entier, seraient le résultat d'une accumulation celle-ci emprunte. Bien sûr, on tient aussi trop restreinte des forces productives pour la production des biens de consommation.

Cette version des faits doit être rejetée. Si la jonction, l'intégration de l'économie russe dans le capitalisme mondial a pu se faire, où faut-il en rechercher les causes? A une transformation au sein de la société russe elle-même. C'est la naissance d'une classe exploiteuse en U. R. S. S. qui a permis à celle-ci de se lier avec le capitalisme mondial. La bureaucratie russe travaille pour son propre compte lorsqu'elle exploite le prolétariat russe. Naturellement, est-elle obligée de payer un tribut assez élevé aux parties plus évoluées du capitalisme mondial, comme toute économie retardataire. Mais c'est elle qui reste maître de la plus grande partie de la plus-value estorquée à l'ouvrier russe. L'erreur de « Bilan » provient de ce qu'il considère la révolution comme la conséquence de l'action volontariste d'une avant-garde. Du moment que le parti révolutionnaire est solidement constitué, possède des doctrines justes, il peut mener à bien la révolution, quelles que soient les formes que celle-ci emprunte. Bien sûr, on tient aussi compte de la maturité du prolétariat, mais on postule que cette maturité doit trouver son expression dans le parti révolutionnaire. C'est en partant de ces prémisses que « Bilan » en arrive à considérer, par exemple, que la N.E.P., qui constitue cependant un mouvement de retraite considérable vers le capitalisme, ne devait pas nécessairement mener à la liquidation du socialisme en U.R.S.S.

Cette conception volontariste s'affirme encore lorsque « Bilan » affirme que l'économie russe pourrait parfaitement mener au socialisme si on subordonnait l'accumulation au relèvement constant du niveau de vie des ouvriers. Ce sont là, évidemment, des suppositions qui ne nous mènent à rien, car la question qui nous préoccupe c'est de savoir pourquoi l'économie russe accumule, sans se préoccuper du relèvement des conditions de vie de l'ouvrier russe. « Bilan » ne comprendra pas non plus pourquoi la révolution

prolétarienne présuppose la remise de la gestion des entreprises aux ouvriers. Elle voit dans cette « revendication » on ne sait quelle déformation juridique. Précisément parce que le mécanisme de la révolution au travers du parti, non de la classe, rend la révolution **indépendante** des formes de production déterminées. En effet, si la révolution est l'œuvre du parti, non de la classe, peu importe que la classe occupe les leviers de commande dans la production. Le parti arrange tout. Il a le pouvoir de commander aux lois de l'accumulation.

Nous croyons qu'aborder le problème de cette manière c'est abandonner le terrain ferme du matérialisme de l'histoire. Les raisons pour lesquelles nous nous efforçons de voir clair dans l'expérience russe c'est la nécessité de comprendre ce qu'a été et ce qu'est cette révolution. Ce n'est pas du tout, comme certains camarades essayent de le faire croire, une dissertation rétrospective pour voir si la classe ouvrière a eu raison ou non de voir en 1917-18, dans la révolution russe, l'avant-coureur de la révolution mondiale et, à ce titre, l'appuyer. Le prolétariat mondial a eu raison de se ranger aux côtés de la révolution russe. Il n'est pas nécessaire de savoir d'avance que la révolution aboutira pour se jeter à corps perdu dans la lutte. La classe ouvrière n'a d'ailleurs pas d'autre moyen pour vérifier la maturation d'une situation donnée. Mais tout autre chose est de nous faire reconnaître, comme les défenseurs du bolchevisme nous y invitent, dans la révolution russe, l'image de la révolution prolétarienne de demain. La révolution prolétarienne ne peut être une révolution de parti. Elle sera une révolution de classe ou elle ne sera pas. La dictature du parti, telle qu'elle s'est réalisée en Russie, exprime le fait que la révolution prolétarienne y était une impossibilité. Et chaque fois qu'on voudra refaire l'exemple russe, chaque fois qu'on voudra ériger à nouveau une dictature de parti, il est certain qu'on reproduira, à peu de chose près, les abus de la révolution bolchevique et du stalinisme. Une révolution faite, non par la classe ouvrière, mais soi-disant par son avant-garde pour la classe ouvrière, doit se retourner contre la classe ouvrière. Il y a des gens qui tiennent pour impossible une révolution accomplie par la classe ouvrière.

Ainsi, par exemple, le socialiste hollandais J. de Kadt, qui prône une période transitoire où le pouvoir serait pratiquement aux mains de la classe des intellectuels (1). On ne comprend pas comment cet auteur a éprouvé le besoin d'écrire un gros volume de 600 pages pour mettre à nu tous les forfaits de Staline, car l'U. R. S. S. d'aujourd'hui montre ce que peut être une révolution des intellectuels « en faveur du prolétariat » : la pire des dominations sur le prolétariat. Le socialisme ne peut être conquis que par la classe ouvrière, et quand nous parlons de classe ouvrière, il s'agit de la classe toute entière, non de son « élite » ou de son « avant-garde ». C'est la grande leçon que

comporte la Révolution russe et qui doit se trouver à la base de tout effort de renouveau révolutionnaire.

Juillet 1936.

A. HENNAUT.

(1) Voici ce qu'il écrit dans « De Nieuwe-kern », n° 10, juillet 1935 :

« Tous ceux qui savent comprendre l'histoire auront observé qu'une hégémonie de classe ouvrière est une impossibilité. Là où dans l'avenir les intellectuels et les travailleurs conquerront le pouvoir, le vrai contenu de la période de transition ne pourra être autre — aussi démocratique que puissent en être les formes — qu'une domination des intellectuels qui à la longue se transformera en une société intellectuelle pour tous. »

De l'Union sacrée à Zimmerwald

Le livre du camarade Rosmer et le problème de la guerre

Nous voudrions essayer dans cette première étude d'aborder quelques-uns des problèmes que Rosmer a posés dans son livre dont nous avons publié de larges extraits dans « Bilan ». Nous souhaitons vivement que notre effort pour déclencher une discussion internationale au sujet des problèmes de la guerre trouve un terrain favorable. L'expérience de 1914 prouve qu'ils représentent la pierre d'achoppement du mouvement prolétarien et les répercussions internationales des événements d'Espagne sont là pour indiquer avec une cruelle netteté que sans l'armement idéologique des groupes communistes, il sera impossible de résister à une ambiance de mobilisation pour la guerre. Elle s'effectue actuellement en Espagne au travers d'une transposition de sursauts de classe des travailleurs sur le terrain des compétitions inter-impérialistes.

Le livre de Rosmer est consacré à l'étude de la période qui va de l'Union Sacrée à la Conférence internationale de Zimmerwald. Mais dans le dernier chapitre consacré aux conclusions l'auteur effleure des problèmes qui se rattachent à la situation actuelle et qui découlent d'ailleurs de la cruelle expérience qu'il a enregistré au nom et pour le compte du prolétariat français. C'est cela en particulier que nous vou-

drions examiner car notre but est de dégager les positions autour desquelles les travailleurs de tous les pays, la Russie y comprise, doivent se concentrer pour opposer à l'issue capitaliste de la guerre, l'issue prolétarienne de la révolution. Il est évidemment regrettable que le camarade Rosmer n'ait pas encore eu la possibilité de compléter son ouvrage par une étude des problèmes actuels de la guerre, pour préciser plus particulièrement la position prolétarienne envers la Russie, car ainsi la discussion aurait pu immédiatement prendre les proportions que nous voudrions lui voir.

La première notion qui nous paraît se dégager de l'enchaînement des faits que Rosmer rapporte au sujet de la France est la suivante : lorsque les conditions historiques de la décomposition du mouvement ouvrier se frayent leur voie, aucune résolution, aucune proclamation de Congrès ne peut sauver le prolétariat de la guerre. Les proclamations antérieures perdent toute valeur et les menaces envers la bourgeoisie si la guerre éclatait « quand même », les ordres impératifs de déclencher des grèves révolutionnaires, de refuser à prendre les armes, révèlent leur nature réelle : ils n'ont servi qu'à masquer l'œuvre de corrosion sur le prolétariat, ils ont été le soporifique